



CLAUDE DIONNE

**SAINTE FLANELLE,**  
*gagnez pour nous!*

vlb éditeur

Claude Dionne

# SAINTE FLANELLE, GAGNEZ POUR NOUS !

roman

**v1b éditeur**

Une compagnie de Quebecor Media

*À Line, fidèle coéquipière depuis près de quarante ans,  
témoin privilégié de mes humeurs printanières,  
tantôt silencieuse, tantôt réjouie.  
Sans ton aide généreuse, je n'aurais jamais touché au but!*

*À mes enfants, Alexandre et Marjolaine,  
ainsi qu'à mon neveu Olivier.  
Chaque printemps ramène une fièvre ardente,  
le salon tout entier se dresse alors, vibrant, délirant,  
savourant le triomphe du Tricolore.  
Parfois une défaite accablante étreint nos cœurs.  
Cris et chuchotements en prolongation...  
Sainte Flanelle tricotée serrée!*

*À ma mère nonagénaire, toujours vive et alerte  
malgré les excentricités de ses trois fils  
au salon les samedis soirs d'hiver.  
Enfin, au D<sup>r</sup> Robert Thirsk, pour son inspiration.  
Glissée subrepticement dans ses bagages, durant une mission  
dans l'espace, la carte autographiée de son idole, Jean Béliveau!  
Une étoile tricolore scintille toujours au firmament...*

## MISE AU JEU

Celles et ceux qui ne vivraient que pour le Canadien, qui organiseraient toute leur existence – dans les moindres aspects: amoureux, familial, professionnel, financier, spirituel, etc. – en fonction du seul Canadien doivent être extrêmement peu nombreux, s'ils existent seulement.

OLIVIER BAUER

Je suis né avec le gène bleu-blanc-rouge, n'en déplaie à ma mère. J'en veux pour preuve le sang tricolore qui circule dans mes veines et en confond plus d'un. Ce gène a guidé mes pas durant toute mon existence et j'ignore ce qu'aurait été ma vie si le hockey n'y avait occupé une place aussi prépondérante.

Ainsi, à six ans déjà, la Sainte Flanelle me libérait des griffes acérées de la toute puissante Église catholique acoquinée avec ma mère; à dix ans, le Bleu-Blanc-Rouge me distrait de la mort subite de mon père, auquel succéda mon héros du Tricolore; et à l'âge adulte, le Canadien de Montréal insufflait à ma vie professionnelle une bouffée d'air frais dans un univers sclérosé dirigé par une femme des plus mystérieuses...

Durant cette période de ma vie, j'ai puisé régulièrement dans les victoires miraculeuses de la Sainte Flanelle l'espoir de réaliser mon plus grand rêve...

Voici, en trois parties, le récit de ma vie teintée de bleu, de blanc et de rouge.

## PREMIÈRE PARTIE

### LE BLEU DU CIEL

C'est ce qui fait la beauté d'un match de hockey. On ne sait jamais ce qui va arriver, comment ça va finir, mais on est prêts à rester jusqu'à la fin. Ce qui fait encore plus la beauté du hockey, c'est qu'on peut y adhérer comme à une religion, à une culture ou à un pays sans que ça porte à conséquence ni que ça nous engage à quoi que ce soit. Sa beauté, en fin de compte, c'est sa liberté.

NATHALIE PETROWSKI

## PREMIÈRE PÉRIODE

Durant mon enfance, il n'existait pas de plus grand plaisir que celui de collectionner des cartes de hockey. Je me livrais à cet exercice quotidien avec un enthousiasme débordant. Ces cartes représentaient pour moi un trésor inestimable dont je ne me séparais presque jamais. Le soir, après le chapelet en famille, je les admirais inlassablement sous la lumière tamisée des lampadaires. Je les glissais ensuite sous mon oreiller et, avant de fermer l'œil, je priais très fort pour que ma photo apparaisse un jour sur l'un de ces petits cartons multicolores.

Un triste matin de novembre, malgré les consignes impératives de mon institutrice, je décidai d'enfouir au fond de mon sac d'école défraîchi ma collection incomplète. Je désirais appliquer un peu de couleur à la grisaille automnale. Ce fut une décision que j'allais regretter amèrement.

Lorsque je pris mon sac sur mes épaules à la fin de la classe, la carte recrue de Jean Béliveau s'échappa par une mince ouverture et atterrit doucement aux pieds de mon institutrice. Quel sacrilège ! Je fus alors contraint de vider mon sac sur mon pupitre et de rendre mon précieux trésor.

— Bien fait pour toi, Clément ! Ça t'apprendra ! C'est ce qui arrive, mon garçon, quand on désobéit, vociféra-t-elle en secouant énergiquement l'index.

Ses yeux pétillèrent alors d'une grande méchanceté. Je balbutiai quelques mots noyés dans un flot de sanglots qui secouèrent mes frêles épaules. De nature hypersensible,

j'avais facilement la larme à l'œil. Un mot de travers, même anodin, me chamboulait profondément.

Sœur Denise-des-Anges sortit aussitôt de sa robe noire une longue clé ouvragée qu'elle introduisit difficilement dans la serrure antique d'une énorme armoire en chêne. Elle tourna la clé de gauche à droite et de droite à gauche jusqu'à ce que les portes à pointes de diamant s'entrebâillent, et déposa mes idoles cartonnées dans une petite boîte métallique bleu ciel. Elle referma ensuite brusquement les portes et retira la clé qu'elle pointa furieusement dans ma direction, affichant ainsi toute son intransigeance.

Le deuil que je fis de mes cartes augmenta alors vivement le débit de mes larmes. Toutefois, les rires moqueurs de mes camarades, nourris par le sourire sarcastique de la jeune sœur, eurent tôt fait de freiner ma peine, car je ne voulais pas ressembler à une mauviette. Je ravalai subtilement mes larmes. Du haut de l'armoire colossale, la statue de saint Joseph veillait sur mon plaisir, considéré par les religieuses comme le plus abject des péchés.

Le lendemain de mon incartade, je fus mis au piquet durant toute la journée, le nez contre le mur blanc et l'oreille soudée à l'armoire. J'entendis alors le fracas des bâtons de hockey frappant des rondelles et la foule exulter à la suite de buts marqués.

Ces bruits diaboliques rendirent la pénitence moins pénible, mais sans toutefois effacer la haine implacable peinte sur le visage de la jeune sœur. J'avais développé la capacité aiguë de lire sur le visage d'autrui leur état émotionnel. J'étais capable d'y déceler le moindre signe de tendresse ou de rejet. Cette femme m'avait dans le nez. Je le sentais profondément.

J'en conclus facilement que je ne serais jamais dans les bonnes grâces de cette femme austère.

Ma faute était à ce point répréhensible que ma mère fut invitée à rencontrer sœur Denise-des-Anges dans les plus

brefs délais. Entre-temps, je ne quittais pas des yeux l'armoire, espérant un miracle, même si je m'imaginai, passant devant l'incinérateur de l'école, que mes idoles iraient inéluctablement brûler en enfer.

Ma mère s'appelait Cécile, mais bien peu de personnes la prénommaient ainsi, car il était d'usage, après la cérémonie du mariage, d'emprunter le nom du mari.

— Madame Gérard Belzile, il est de mon devoir de vous dire que votre fils Clément n'a que le hockey dans la tête et qu'il ne fera rien de bon dans la vie, confessa la jeune sœur en roulant bien tous les « r ».

La religieuse se demandait comment d'aussi bons parents avaient pu livrer au monde un tel petit diable.

— Vous savez, ma chère bonne sœur, la nature nous réserve parfois d'étonnantes surprises, avoua ma mère en hochant la tête.

Le cœur rempli de compassion, la sœur serra fermement la main gantée de ma mère, qui esquissa un sourire embarrassé. Sa diatribe se termina en alléguant que mon amour du Canadien m'éloignait considérablement de mes devoirs de bon chrétien.

— J'ai été obligée de couvrir une image de son cahier de lecture hier durant la prière matinale, déclara la jeune sœur en pointant avec mépris l'image en question.

Ainsi en avait décidé le tribunal ecclésiastique dont le jugement, au temps de l'Inquisition, m'aurait envoyé directement au bûcher. J'étais un hérétique, une brebis égarée. Cette sentence assombrit d'un coup le rêve de ma mère de voir son fils endosser un jour la soutane. Cette injustice criante ne trouva malheureusement aucun écho favorable.

De retour à la maison, mon père, sur l'ordre de ma mère, déchira lentement la page vingt-neuf de mon livre de lecture au bas de laquelle figurait un petit garçon affublé du chandail tricolore. Sous ses patins, on pouvait lire le mot « CHampion » tracé dans la glace. Sans en être conscient, je m'identifiai très tôt au célèbre tricot qui soulevait

partout une admiration enthousiaste. À juste titre d'ailleurs, car les champions, à l'exception des joueurs du Canadien, n'étaient pas monnaie courante à cette sombre époque.

Ce petit garçon enjoué avait peut-être disparu de mon livre de lecture, mais il s'était réfugié au fond de moi pour y séjourner éternellement. Ce fut ce même petit garçon passionné du Canadien de Montréal qui ressurgit plus d'une fois au cours de l'année scolaire, soulevant l'ire des Fiancées du Christ.

On n'a pas passé six années de sa vie sous la férule de religieuses autoritaires sans que cela laisse de profondes cicatrices. Je conserverai toujours bien ancrés au fond de ma mémoire les sévices corporels auxquels je fus soumis.

Je pardonnais difficilement à sœur Denise-des-Anges de m'avoir si souvent écrasé la mèche rebelle de son claquoir de bois franc toutes les fois que je me décoiffais. La tuque tricolore que je portais dressait mes cheveux blonds comme une flèche de cathédrale gothique et ce n'est pas tant mes cheveux rebelles que la vue du bleu-blanc-rouge qui l'enquiquinait. Je compris beaucoup plus tard les raisons de sa sévérité : ces trois couleurs symbolisaient une grande fierté pour le peuple québécois. Or, la fierté n'était pas une valeur très à la mode dans ce temps-là.

En effet, l'enseignement du petit catéchisme que j'avais reçu m'apprit plutôt à plier l'échine et à réprimer les mouvements d'orgueil qui s'élevaient dans mon âme. L'acte d'humilité que je récitais comme un perroquet m'apprit à me mépriser et faillit me convaincre qu'un jour je deviendrais comme mes ancêtres un éternel porteur d'eau.

Je comprends mieux aujourd'hui pourquoi les religieux détestaient tant Maurice Richard et les couleurs du chandail qu'il arborait. Je comprends aussi pourquoi ma tuque rendait les bonnes sœurs folles de rage.

Je peux aussi difficilement effacer de mes souvenirs l'humiliation que je subis dans la classe de première année.

Pour me punir de m'être incorrectement agenouillé sur le prie-Dieu durant l'office religieux, mon institutrice m'avait rougi les fesses de sa lanière de cuir. Il faut dire que le bitume raboteux de la ruelle menait la vie très dure à mes pauvres rotules. Comme les religieuses remplaçaient dignement nos parents à cette époque, personne n'aurait osé douter de leur jugement, encore moins ma mère, qui les percevait comme de fidèles alliées. La confiance qu'elle leur témoignait était inébranlable.

Je me sentais alors bien seul et souvent incompris dans le monde austère des adultes. Comme je n'avais ni frère ni sœur à qui me confier, je me tournai vers Mathieu Vezeau, aussi fils unique, avec qui je partageais un banc d'école et une même passion pour le hockey.

Cette ferveur commune nous unissait comme les deux doigts de la main, mais je crois que le manque d'amour maternel nous soudait davantage. Seul notre attachement indéfectible pour le Canadien comblait ce besoin affectif.

L'histoire d'amour entre le Canadien et le peuple québécois existait depuis le début du siècle et rien à ce jour n'avait pu briser cette union. Ce lien quasi viscéral avec cette équipe s'expliquait facilement du fait que le Canadien fabriquait un plaisir sur glace qui nous rendait heureux, parfois même euphoriques. Cette griserie ensoleillait nos journées. Nous avons l'impression de faire partie de la grande famille du Canadien. Nous les aimions, ils nous aimaient. Nous ne connaissions rien d'autre.

Ce petit bonheur à rabais colmatait de façon éphémère quelques brèches affectives et nous nous en satisfaisions pleinement. D'ailleurs avais-je d'autre choix, sinon que de faire de Jésus mon héros? Inconcevable! Alors, privés d'amour maternel, que serions-nous devenus sans le Canadien?

S'il existait un gène bleu-blanc-rouge, j'en avais sûrement hérité. De mon père? Certainement pas de ma mère. Cela demeurait un mystère que je ne m'efforçais pas de

percer. J'étais beaucoup trop jeune pour essayer de comprendre pourquoi ce sport drainait toutes mes pensées et toutes mes énergies. Une seule chose comptait : jouer au hockey à en perdre haleine.

Or, comme je n'avais ni chandail ni bâton de hockey, je les empruntais souvent à Mathieu durant la récréation du midi. Sa tête de feu lui attirait fréquemment des quolibets, de sorte que sa présence n'était pas tellement appréciée par les autres joueurs. Les enfants croyaient que les roux représentaient le feu de l'enfer. Rejeté ainsi par plusieurs, il se consolait avec quelques vieilles cartes de hockey que je lui donnais en échange de son équipement. Incapable de mémoriser ses prières, Mathieu pouvait dresser la liste de tous les joueurs de la ligue, avec leur position ainsi que leur numéro. Comme quoi nous avons de la mémoire pour ce qui nous passionne. Ce don le faisait rêver à une carrière dans l'organisation du Canadien. Je ne le contredisais jamais.

Le rouge sanglant de mon chandail présentait un fort contraste avec la Grande Noirceur qui rôdait autour de la bande de fortune. Lorsque j'endossais le chandail tricolore, j'avais l'impression d'appliquer du rouge à lèvres sur la morosité quotidienne, de mettre de l'éclat et de la couleur à ce monde rigoureux qui me traumatisait et m'empêchait de donner libre cours à ma joie de vivre. Dès que je touchais un bâton de hockey, il me poussait des ailes. Pas comme celles des angelots qui tapissaient mes cahiers d'exercices pour m'exhorter à bien travailler, mais plutôt des ailes qui me donnaient des élans de liberté et de joie indescriptibles. Ce n'était plus un bâton de hockey, mais plutôt une baguette magique que je tenais fermement dans mes mains.

J'étais conscient que mon amour de la Sainte Flanelle irritait énormément les religieuses. Mon esprit rétif s'opposait à leur enseignement et le hockey servait à éloigner les vautours cléricaux qui voyaient en moi des vertus

sacerdotales. Mon long calvaire chez les Bonnes Sœurs de la Providence ne fut pas, en ce qui me concerne, très providentiel !

— Votre mère vous a interdit de jouer au hockey dans la cour de récréation. Ce n'est pas bien de désobéir à ses parents, me rappelait sans cesse l'aumônier en m'invitant à me confesser lors de la prochaine visite à la chapelle du Jardin de l'Enfance.

Le peu de conviction qu'il affichait dans ses propos laissait croire qu'il adorait le hockey et qu'il agissait ainsi par pure complaisance à l'égard des bonnes sœurs.

Comme le hockey demeurait la principale source de plaisir à cette époque et que le plaisir était perçu comme l'incarnation du péché, il était donc normal d'agir pour mon bien et de me montrer le droit chemin duquel j'avais facilement tendance à m'éloigner.

Mon entêtement perturbait la quiétude de mes parents. Ils se demandaient bien pourquoi la providence avait été si peu généreuse. Ma mère, qui possédait une langue de vipère, injectait aux mots qu'elle prononçait un venin parfois mortel.

— Mais qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu pour avoir un gars comme toi ? se lamentait-elle, larmoyante, en rafiistolant mes vêtements troués.

Ces larmes ne réussirent pas à m'attendrir, de sorte que je continuai à défier l'autorité malgré les punitions infligées par ma mère et ses alliées de noir vêtues. Je me montrai aussi tenace que mes héros d'hiver me l'avaient enseigné par leurs exploits sur la patinoire.

Montréal, années 1950 – Clément Belzile grandit au sein d'une famille puritaine qui nourrit pour lui de grandes ambitions. Mais les espoirs de ses parents fondent comme neige au soleil lorsque s'impose sa véritable passion: le Canadien de Montréal.

Placé à l'orphelinat au décès de son père, Clément trouve réconfort et inspiration chez ses héros. Lorsqu'une étrange statuette remise par le notaire vient révéler un pan nébuleux de son histoire familiale, Clément puise dans les victoires miraculeuses de la Sainte Flanelle la force de se mettre en quête de la vérité.

Un roman émouvant qui réveille en nous la nostalgie des belles années du CH autant que du Québec.

Claude Dionne a enseigné le français pendant plus de trente ans. Sa passion pour le Canadien de Montréal lui a inspiré ce premier roman, finaliste au prix Robert-Cliche en 2011.



ISBN: 978-2-89649-352-4



9 782896 493524

  
Groupe  
**Livre**  
Québecor Média

Illustration en couverture: *Comme leurs idoles* (1999), Michel Lapensée.